

Agnès Vatican – Archives départementales, directrice

On va enchaîner avec la présentation de la Société Archéologique, si vous voulez. Et puis, on passera aux questions après, sur l'ensemble du projet LoCloud.

Juste un petit instant de mise en place.

Marguerite Stahl – Société Archéologique de Bordeaux



Depuis l'été 2009, après avoir quitté mes fonctions de conservateur du Musée des Beaux-Arts de Libourne, je me suis intéressée aux collections de la Société Archéologique de Bordeaux, dont je suis membre. Une grande partie des collections est déposée au Musée d'Aquitaine. Il y a aussi un dépôt aux Archives Départementales, et également aux Archives Municipales de Bordeaux. Nous avons aussi un fonds dans nos locaux de la Société Archéologique, et je me suis attelée, parce que c'est un peu mon métier, à des inventaires. Pas à des récolements, mais plutôt des inventaires et à un classement complet des collections.

Je me suis aperçue que dans ces fonds, il y avait des donations très importantes, et notamment cette grande donation d'Emilien Piganeau. En 1911, par un legs à la Société Archéologique de Bordeaux où Emilien Piganeau a donné la totalité des albums de dessins qu'il avait réalisés entre 1850 et 1905 à peu près. Ces albums sont très intéressants, ils sont totalement inédits. Ils n'ont jamais été publiés.

Il a relevé sur à peu près 4 000 dessins la totalité du patrimoine girondin, en s'appuyant sur un classement qui avait été fait par la Commission des Monuments Historiques ; c'est-à-dire en reprenant par

arrondissement, et à l'intérieur de ce classement par arrondissement, monuments religieux, monuments civils, monuments militaires. Il a pris son bâton de pèlerin, c'est le cas de le dire, et il a passé presque cinquante ans à sillonner la Gironde et à relever ces dessins.

Si vous voulez, si vous connaissez bien sûr Drouyn, c'est un peu parallèle, mais en même temps très intéressant, parce qu'Émilien Piganeau - Vous voyez, ça c'est quelques dessins de Bordeaux - s'intéresse au patrimoine qui disparaît. Il va être comme un reporter d'une certaine manière, allant à Saint-Christoly au moment où l'église Saint-Christoly est démolie pour relever avant les démolitions, il note dans ses dessins « avant démolition » et il met la date. Tout cela est extrêmement précieux pour les chercheurs, les archéologues et les historiens. Mais aussi pour un travail éducatif. Et je pense que certaines communes, certaines écoles, certains collèges peuvent être intéressés par cela. Ce patrimoine-là, par exemple, que Piganeau prend pour Bordeaux, c'est avant les grands percements des cours d'Alsace, Victor Hugo et autres, les démolitions autour de la Cathédrale. Ces relevés-là nous sont extrêmement précieux. On le connaît aussi par les vues de Drouyn, mais cet ensemble de 4 000 dessins est absolument indispensable.

En Gironde, voici Bordeaux à nouveau. Voyez, cela se présente sur des feuillets qu'il a lui-même réalisés, il colle ses dessins sur ces feuillets. Quelquefois les dessins ont 10 ou 20 années de différence, et il remet un peu en perspective, pour montrer l'évolution.

Ça, c'est toute cette partie de la couronne de la Grosse Cloche. Là, Saint-Seurin, des plans de la Basilique évidemment, mais aussi des décors, et des détails de chapiteaux très intéressants qu'il commente quelquefois. Parfois il met à côté de ses dessins une gravure d'époque pour montrer quelques petites différences. Et sur les plans que l'on voit par exemple sur la droite, il y a des relevés de côtes, c'est vraiment extrêmement précis.

C'est moins pittoresque peut-être que Drouyn, mais c'est, pour des historiens, tout à fait précieux.

Voilà comment se présentent ses recueils. Là c'est le recueil de Bordeaux qui contient 900 et quelques dessins. Voyez les cahiers. Il a présenté l'époque romaine, l'époque médiévale, l'époque moderne. Et à l'intérieur, toujours ces classements : monuments religieux, monuments civils, monuments militaires. Ils sont très fragiles.

Voici sa photo. C'est lui-même qui a cousu et monté ces recueils, ils sont collés avec de la colle . C'est épouvantable, on ne peut absolument rien faire : on ne peut pas les décoller du tout. On ne peut que les regarder, les utiliser feuillet par feuillet. Et évidemment, grâce à la numérisation, avoir une qualité de reproduction qu'à l'œil nu nous n'avons pas.

Voici la photo d'Émilien. Il l'a remis, donné à la Société Archéologique. Il était conscient que cet ensemble fait main, si l'on peut dire, albums et dessins, constituait un fonds patrimonial très important. Il l'a évidemment donné à la Société Archéologique. Et nous sommes heureux évidemment de pouvoir

travailler dessus et de pouvoir maintenant, grâce à LoCloud, avoir une diffusion importante et intéressante pour tous les chercheurs. Ces fonds girondins comme Drouyn et Piganeau, pour les Archives Départementales, c'est un élément précieux aussi de notre patrimoine. (...)

Quelquefois, il y a de magnifiques aquarelles, de grande qualité d'ailleurs.

Pascal Ricarrère-Caussade – Société Archéologique de Bordeaux



Bonjour. Je travaille avec Marguerite Stahl sur ce projet. Notre participation à LoCloud s'intègre dans un partenariat antérieur avec les Archives départementales de la Gironde, les Archives municipales de Bordeaux, la région Aquitaine, et une participation également de la DRAC, partenaires financiers pour la partie haute et partenaire technique, intellectuel, etc. pour la partie basse.

Ce projet vise à numériser ce fonds et à déposer les images aux Archives départementales de la Gironde et aux Archives municipales de Bordeaux. Nous avons déjà commencé, avant d'intégrer le projet LoCloud, à référencer les images qui étaient en cours de numérisation, les cataloguer, les indexer. La façon dont on a utilisé LoCloud Collections était une manière de (...). Nous n'avons pas catalogué depuis LoCloud Collections, nous avons importé un fichier qui était déjà en cours de réalisation. C'était notre première question, de savoir si on pouvait le faire, et effectivement, la chose a pu se faire assez rapidement. Cela nous a aussi permis d'adapter, ou plutôt cela nous a imposé mais aussi permis d'améliorer notre catalogage pour faire cet import dans LoCloud.

Ce que nous avons voulu faire, c'est conserver la constitution des collections telles que Marguerite vous les a présentées, c'est-à-dire à travers les albums et les cahiers contenus dans les albums. On a voulu respecter la présentation qu'Emilien Piganeau avait lui-même choisie. Ce qui signifie que vous pouvez accéder à ces collections soit par les albums, soit par les cahiers, soit directement par les documents eux-mêmes. Les images sont présentées par ordre de présentation dans les albums. Là où nous avons été peut-être un petit peu coincés, c'est sur le choix graphique. LoCloud Collections propose plusieurs styles de présentations. Et chaque style a son degré de précision ensuite à l'affichage. Voyez toutes ces notices ici, elles comprennent différents champs. C'est très long. On voulait que ces champs apparaissent. Et d'autres modes d'affichage ne permettraient pas en fait la présentation de tous ces champs. En gros, puisque le travail était fait, on trouvait dommage que ça ne soit pas visible, et puis que ça permette aux différents utilisateurs du site de trouver, de faire des requêtes aussi par des mentions et parties plus techniques. Marguerite vous a expliqué qu'il y a des dessins, il y a des lavis, il y a des aquarelles, etc. Voilà où nous en sommes.

Dans la perspective qu'a évoqué Julien Dutertre d'un LoCloud qui dure et que l'on peut améliorer, on se pose cette question de voir comment soit exploiter un autre type de présentation qui permettrait, ce que l'on a vu tout à l'heure, sur fond noir, qui présente une image sur la droite et un cartel sur la gauche, qui serait peut-être moins dur que celui-ci, soit voir si on peut modifier celui-ci pour le rendre justement un petit peu moins dur.

La question de la géolocalisation, nous l'avons exploitée directement en revanche depuis LoCloud Collections parce qu'on n'a pas dans notre catalogage, pour l'instant, rempli les informations nécessaires à la géolocalisation. On s'est dit qu'on allait le faire à la fin. Pourquoi ? Parce que même si Emilien Piganeau classe les choses extrêmement bien dans ses albums, il arrive parfois qu'on retrouve un édifice à un autre endroit d'un autre album. Donc par souci de gain de temps, on s'est dit qu'on allait géolocaliser les choses par la suite. Donc nous avons utilisé simplement ici la géolocalisation pour certains sites. Ce qui explique que si vous allez aujourd'hui voir, vous verrez simplement peut-être une dizaine de localisations sur le site.

Vous voyez que les albums comprennent une image ou bien dix ou douze images, etc. Ce qui implique que vous avez autant de notices que d'images. Et l'image ici qui est utilisée comme appel de la notice est l'image de la page complète. Et non pas la page directement. Par exemple ici, vous allez avoir cette image, qui va se répéter dans une, deux, trois. Vous allez avoir trois notices avec cette même image de référence. Ce sont les notices présentées sur le côté et en-dessous qui vont vous indiquer que vous avez affaire à cette image, à celle-ci ou à celle-ci. C'était peut-être un degré de difficulté pour l'utilisateur qui peut se dire qu'il y a une erreur, il y a trois fois la même image. Je vous explique pourquoi : vous aurez autant de fois cette image qu'il y a d'images dans la page.

Marguerite Stahl :

Nous voulions garder le travail intellectuel de Piganeau en respectant sa mise en page et son travail, plutôt que de séparer uniquement les images afin que le lecteur qui consulte puisse voir la façon dont l'artiste a travaillé.

Pascal Ricarrère-Caussade:

Concernant le petit bug que Julien Dutertre a évoqué tout à l'heure, on n'a pas encore réimporté le fichier mis à jour, mais vous voyez ici que les initiales accentuées ont été zappées : ce n'est pas « difices de spectacle » mais « édifices de spectacle ».

Pour nous, LoCloud est tombé à pic, pour tester aussi l'efficacité, la lourdeur, les améliorations qu'on pouvait apporter à notre manière de cataloguer, et une visibilité sur Europeana, qui est de plus en plus nécessaire. On le voit y compris par exemple dans l'enseignement que l'on donne aux étudiants en histoire de l'art aujourd'hui. On leur explique d'aller voir notamment dans ces sites-là qui proposent des licences d'utilisation creative commons qui sont un gage pour les utilisateurs de la réexploitation que vous pouvez faire des images, ce qui est aussi important.

Agnès Vatican :

Je voudrais vraiment remercier Marguerite Stahl et Pascal Ricarrère-Caussade qui ont fait partie de ces partenaires qui ont immédiatement accepté. Il y en a d'autres dans la salle. Aujourd'hui, on a présenté cette expérience. Mais certains de nos autres partenaires sont également présents. Vous avez donc utilisé principalement LoCloud Collections, sans aller jusqu'à la publication des métadonnées dans Europeana ? Vous avez encore un travail en cours peut-être ? [...]

Pascal Ricarrère-Caussade:

Cette partie a été prise en charge par les Archives.

Agnès Vatican :

Donc, on peut maintenant retrouver, accéder à tous ces contenus en allant directement dans Europeana, et avoir le lien qui ramène vers LoCloud Collections.

Nous avons un peu de temps maintenant pour vos questions sur l'ensemble du projet LoCloud, avant de passer à la deuxième partie. La parole est à qui le veut, qui la souhaite.

Pascal Ricarrère-Caussade:

L'appui technique des Archives a été - même si c'est un outil que vous disiez facile mais qui n'est pas si facile comme vous l'avez montré - l'appui des Archives a été vraiment essentiel, parce que l'on n'a pas toujours la compétence dans la structure dans laquelle on est. Nous avons certaines des compétences, mais pas toutes pour comprendre les finesses de ces outils.

Agnès Vatican :

C'est une contribution que les Archives de la Gironde ont fait remonter à leurs partenaires. En effet dans LoCloud, il y a des techniciens qui sont très pointus. Ils conçoivent les outils, mais LoCloud met ces outils à l'épreuve de la réalité et avec l'ambition qui est celle de LoCloud : en quelque sorte proposer un Europeana simplifié. Dans sa traduction concrète, c'est autre chose. Nous avons effectivement fortement fait remonter cela auprès des partenaires LoCloud puisque nous avons voulu une expérimentation avec des structures qui n'ont pas de serveur, pas d'hébergement de données, pas d'équipe informatique en appui. Nous sommes vraiment allés jusqu'au bout et je pense que nous sommes l'un des partenaires qui travaillons avec les structures les plus dépourvues peut-être de ces infrastructures informatiques. Dans les partenaires locaux, il y a une grande variété évidemment. Ainsi entre le PML de Bourg qui a déjà une très bonne maîtrise des outils informatiques et puis d'autres qui ne l'avaient pas, en tout cas sur la partie de gestion des données. Nous avons vraiment eu un rôle un peu, pas tout à fait d'alerte parce qu'on est dans un projet de test, donc on peut tout s'autoriser, mais nous avons eu un rôle pour appuyer et je pense que c'est quelque chose qui ressortira dans le rapport final, pour insister sur le fait que ces outils, même développés de façon simplifiée, restaient difficiles à appréhender par beaucoup de structures, et nécessitaient une ingénierie d'accompagnement qui est une grande partie en fait de notre contribution au projet ; et si ces outils doivent continuer d'être mis à disposition selon des modalités que nous ne connaissons pas encore, on le saura sans doute la semaine prochaine, ils nécessiteront dans tous les cas un accompagnement fort.

Marguerite Stahl :

J'ajoute encore mes remerciements. Je voulais quand même souligner que toutes ces sociétés savantes en Gironde et en Aquitaine plus largement, qui ont des fonds très importants, des gens très érudits, des historiens, sont dépourvues devant ces possibilités de diffusion. Et je pense qu'il y aurait un terrain tout à fait intéressant pour les Archives : aider ces sociétés savantes à valoriser leur patrimoine. Parce qu'il y a vraiment des documents très importants qui méritent d'être étudiés et valorisés de cette façon. Merci encore pour tout.

Louis Colombani – société Anaphore

J'ajouterai, dans le prolongement de ce qui vient d'être dit et après avoir vu la présentation des outils, par James Lemaire en particulier, que l'on a l'impression qu'il y a toute une chaîne d'outils qui se suivent les uns les autres. Nous avons un peu d'expérience aussi avec le portail européen, et on a l'impression qu'il y a des freins, il faut signer la licence, il faut signer une convention...

On comprend que dans le cas des Archives départementales de la Gironde, il y a vraiment une équipe solide, très technique, etc. Mais dans le cas d'autres services d'archives, et dans le cas d'associations, on se demande s'il n'y aurait pas un moyen, au lieu d'avoir x outils comme ça, d'avoir

quelque chose de plus simple. Je m'adresse plutôt aux techniciens : est-ce que vous avez des idées pour raccourcir cette chaîne d'interventions ?

James Lemaire :

Effectivement, j'ai eu à ma disposition ces nombreux outils. Ils sont peut être beaucoup plus simplifiés, mais comme je l'expliquais, je ne sais pas si j'ai été bien clair, l'OAI est prédominant. Si l'OAI n'est pas très fourni, très riche, c'est plus difficile. C'est pour cela que j'ai dû passer par Mint, Il a fallu faire beaucoup de manipulations. Si l'OAI était parfait au départ, Mint était presque inutile. More permet juste l'enrichissement. Effectivement, on peut raccourcir la technicité.

Louis Colombani :

Qu'est-ce qu'il faudrait pour que l'OAI soit parfait, ou presque parfait ?

James Lemaire :

Pour que l'OAI soit parfait, il faudrait qu'il remonte les éléments essentiels dont Europeana a besoin : la cote, les titres, etc. Il faudrait que l'OAI et Europeana communiquent de la même façon. Mais forcément, plusieurs personnes ne communiquent pas toujours de la même façon. Donc, il faut s'en rapprocher.

Myriam Pauillac :

Et est-ce qu'il n'y avait pas la possibilité d'utiliser le schéma EDM d'Europeana ? Parce qu'ils ont fait aussi un schéma un peu équivalent, qui est utilisé par exemple par la bibliothèque américaine ...

James Lemaire :

Au départ nous avons essayé de le faire, mais notre OAI n'était pas adapté. Donc il a fallu passer par des biais un peu détournés pour arriver à un résultat correct... Comme je vous le dis, si on n'a pas la base, c'est beaucoup de manipulations.

Agnès Vatican :

Je voudrais juste ajouter que la difficulté pour ces outils, c'est d'aller chercher les métadonnées sur plusieurs niveaux. Lors des premiers tests de publication de l'état civil par exemple dans Europeana, avec

les outils de LoCloud, nous n'arrivions pas à sortir de l'OAI le nom de la commune. On pouvait publier des dizaines de milliers d'images d'état civil sans qu'elles soient rattachées à une commune. Ce qui était évidemment impossible à envisager. Il a donc fallu travailler beaucoup pour arriver à trouver ces niveaux de description qui sont souvent, au niveau des Archives, sur des niveaux un peu plus élevés. Ils ne sont pas dans la notice de niveau bas. C'est la bidouille dont a parlé James Lemaire : c'était tout un art d'arriver à extraire ces données, parce qu'évidemment publier un million d'images d'état civil sans qu'elles soient rattachées à des communes, cela n'a aucun sens.

Louis Colombani :

En fait, c'est un problème technique. Il y a une notion d'héritage qui n'est pas bien gérée par le logiciel.

Agnès Vatican :

C'est ça. Cet héritage ne ressortait pas au niveau de l'entrepôt OAI.

Nathalie Gascoin :

C'est vrai que nous avons eu ce souci technique et que nous avons manqué de temps. Dans le cadre du projet, nous avons passé une commande de développement à notre prestataire d'outils de consultation, pour avoir la possibilité de faire nous-mêmes les sets OAI. Nous avons pu faire des sets et les gérer nous-mêmes, mais nous n'avons pas pu dans le cadre du projet, refaire une commande pour améliorer l'OAI. Donc on a fait avec ce qu'on avait, en prenant des chemins de traverse. Par exemple en affinant les sets à leur création, en faisant parfois beaucoup de sets pour très peu d'items, histoire de récupérer des informations importantes.

Mais à mon avis, on aurait deux solutions pour simplifier cela. Ou bien utiliser un outil simple comme LoCloud Collections, avec des champs minimum comme le Dublin Core, bien remplis, et du coup, ça peut partir directement dans Europeana. C'est très simple : je clique pour envoyer dans More et de More pour envoyer dans Europeana. Ou alors en tant qu'archives, avec un système arborescent de données, l'idéal serait d'avoir la possibilité de récupérer un maximum d'informations, à tous les niveaux. Parce que nos instruments de recherche ne sont pas toujours construits pareil. L'OAI avait été commandé sur un certain type d'instruments de recherche, donc cela marche bien pour celui-là. Mais il y en a d'autres où l'information importante est à des niveaux intermédiaires qu'on ne récupérerait pas. C'est dommage parce que Mint est un outil très puissant pour le mapping. Donc plus on a de données à la base, plus on peut en envoyer dans les bons champs dans Europeana.

Je pense qu'il y a ces deux options : ou bien très peu de champs qu'on envoie dans un outil, mais c'est très contraint et c'est un peu plus pauvre au résultat, mais au moins c'est juste et c'est rapide. Ou alors quand on a des données complexes, comme vous en aviez aussi d'ailleurs (à la SAB), avec un enrichissement et une indexation très, très riches, une description très, très riche, l'idéal dans ce cas serait de pouvoir récupérer un maximum de données de départ et faire un plus gros travail de mapping pour aboutir à un résultat qui sera plus fin.

Nous avons beaucoup d'espoir en ce sens. On attend avec impatience la présentation aussi de votre outil (Anaphore) car je sais que vous travaillez là-dessus. Cela donne de l'espoir de voir une société comme Anaphore qui construit des outils de création d'instruments de recherches s'emparer de ces questions pour permettre aux archivistes d'envoyer leurs données dans Europeana.

Louis Colombani :

Effectivement, on a l'impression que c'est au départ qu'il faut prendre les choses. Et là, cela concerne les services d'archives et pas les associations, qui n'utilisent pas forcément les outils comme ceux que l'on propose. Mais effectivement, c'est à la source qu'il faut gérer ces questions, en particulier ces questions d'héritage. C'est vrai que nous travaillons beaucoup sur ces restitutions d'instruments de recherche. Nous travaillons pour des centres de recherche, pour générer des données qui seront reprises par les portails de sciences humaines et sociales. Nous allons générer du Dublin Core, on y travaille, ce n'est pas encore fini. Mais l'important, c'est de bien gérer l'héritage, et de distinguer les informations qui doivent être héritées et celles qui ne doivent pas être héritées. Effectivement, je crois que c'est à la source qu'il faut essayer de traiter le problème.

Georges Cuer :

J'ai une remarque sur le travail Piganeau et une question sur Piganeau à vous poser. Ma remarque, c'était que je me rendais compte finalement que le travail commun d'orfèvre que vous faites transforme nos relations entre institutions et sociétés savantes, quand elles ont un fonds précieux. Autrefois, nous étions perçus communément comme des prédateurs en fait, nous venions pour prendre des choses, ou au mieux comme des neveux à héritage. Là c'est un peu différent parce que vous nous parlez de notre métier, cela me fait très plaisir. Vous dites par exemple que ces notices sont un peu dures. Moi aussi, je les trouve dures, je ne sais pas comment les changer, les adoucir un peu, cela m'intéresse beaucoup.

Et puis, la question sur Piganeau : finalement, c'est de lui dont on a beaucoup parlé, c'était très bien. Ainsi, on ne parlait pas de la Société Archéologique ni des Archives de la Gironde, mais de Piganeau. Je me suis demandé s'il n'y avait pas, dans son dessin, une intervention artistique par rapport à la réalité des sites ou des éléments architecturaux que vous connaissez bien ?

Marguerite Stahl :

Il n'y a pas de souci esthétique en premier lieu. Je pense que ce qui l'intéressait, ce sont ces cheminements à travers la Gironde, relever ce qui lui paraissait important, ce qui avait été transformé. On sait que les églises de Gironde ont toutes eu, au XIXème siècle, les petites églises romanes légèrement transformées par l'addition d'un clocher à l'époque du Cardinal Donnet qui a transformé énormément d'églises de Gironde. Donc, il fait le lien par ses dessins avant et après. Et il le note. Donc, il a à la fois une démarche d'artiste, mais aussi d'historien. Ce sont aussi des incunables de l'archéologie d'une certaine manière. Il relève aussi des traces de lieux méconnus, qui se trouvent quelquefois dans des propriétés privées, et qui aujourd'hui ont peut-être disparu. Il fait un relevé très intéressant. Nous n'avons pas mis les photos là, mais on peut les voir sur le site de la Tour de Veyrines à Mérignac, des peintures murales qui s'y trouvent. Il les relève d'une manière très précise en donnant des dimensions. Et en même temps, c'est un relevé esthétique. Sachant que de ces peintures murales aujourd'hui, plus de la moitié ont disparu. Il n'a pas simplement un souci de réaliser un beau paysage, une belle vue d'un petit village de Gironde par exemple, ou même de La Sauve-Majeure. A La Sauve-Majeure, il fait des vues générales, mais en même temps, il entre, il explore, il relève des dessins de chapiteaux, etc. Il est multicarte si l'on peut dire, de cette façon-là. Peut-être beaucoup plus que Léo Drouyn. Mais en même temps, les deux sont complémentaires.

Question du public :

Bonjour. Je me présente, je représente les Archives départementales des Landes. Nous, on n'est pas encore tout à fait dans cette dynamique. Ce que je voudrais savoir, c'est concrètement, combien vous étiez et combien de temps ça vous a pris pour réaliser ce type d'opération. Comme M. Colombani, moi j'ai plutôt tendance à travailler à la base, sur l'instrument de recherche en tant que tel, et on est dans cette réflexion où on se pose la question : est-ce qu'il faut reprendre les instruments de recherche en ayant une normalisation globale de nos instruments de recherche, pour faire ressortir les champs, comme vous disiez, qui sont capitaux, ou est-ce qu'il vaut mieux passer par ces outils où finalement la modification se fait de manière globale sur une entité ou une collection particulière.

Agnès Vatican :

Je pense qu'on peut dire que sur le travail, il y a le projet LoCloud, mais il y avait aussi tout ce qui avait précédé, qu'a mentionné Nathalie, c'est-à-dire tout ce travail de rétro-conversion des instruments de recherche qui a été mené ici, et puis de production normalisée d'instruments de recherche, qui se fait aussi ici depuis un grand nombre d'années maintenant, plus de 10 ans. Donc le projet LoCloud est arrivé il y a

deux ans, mais il est arrivé dans un contexte où il y avait déjà beaucoup de choses qui avaient été faites, notamment par les collectes du service Collecte et traitement, qui au jour le jour, continue de produire des instruments de recherche normalisés sur l'ensemble de nos fonds.

Pour le projet LoCloud, il y a deux chefs de projets, Nathalie Gascoin et Julien Dutertre. De fait, les financements du programme européen étaient, comme Nathalie l'a dit, essentiellement sur des ressources humaines, donc sur de l'ingénierie. Donc il y avait le choix soit de prendre un prestataire, ce qui avait été fait dans d'autres projets, soit de s'appuyer sur nos propres ressources. Et donc c'est au sein du bureau d'appui, du pôle numérique, des gens qui portent tout le numérique ici, que les deux chefs de projet ont été désignés, avec l'obligation pour eux de consacrer une partie de leur temps, et tout ceci est évidemment scrupuleusement vérifié par la Commission Européenne, à qui nous avons rendu compte périodiquement et jusqu'à la fin, sur la façon dont ces crédits, cette subvention versée au département, étaient utilisées. En termes de mobilisation de ressources humaines, c'était à peu près 90% des crédits européens, je crois, Nathalie ?

Nathalie Gascoin :

Oui. Pour le budget, en ressources humaines, on est subventionné à 80%. Et nous devons le justifier très précisément : on a des fiches de poste, des lettres de mission qui déterminent le temps à passer sur le projet et ensuite, on justifie très précisément du temps passé, des objectifs atteints, et comment et pourquoi on les a atteints ou pas. Nous avons été bien accompagnés par la Direction Europe sur toutes ces questions administratives en lien avec la Commission Européenne.

Agnès Vatican :

Donc, dans la répartition du temps, entre vous deux, c'est 40 et 20, c'est ça ? et James aussi à 40 % depuis le mois d'octobre. Nous avons aussi eu aussi un stagiaire pendant 4 mois qui a travaillé à temps plein sur le projet.

Effectivement, c'est une mobilisation qui était à la fois sur nos propres données et sur l'accompagnement des partenaires. Puisqu'il y avait vraiment les deux volets, portés par les mêmes personnes d'ailleurs. Mais c'est parce qu'on avait cette double dimension dans le projet qu'il y a eu cette forte mobilisation.

Après je rejoins ce que disait Marguerite Stahl et Georges Cuer. C'est qu'effectivement, au-delà de l'aspect technique et des outils, ce projet a permis de poser des relations nouvelles entre nous et certaines de ces sociétés savantes, associations. Ce n'était peut-être pas le but initial du projet LoCloud mais pour nous, c'est clairement aujourd'hui quelque chose qu'on intègre dans le projet scientifique et culturel des

Archives départementales en cours de bouclage : notre capacité à établir des relations avec ces sociétés savantes, qui soient autres que celles de l'érudition traditionnelle et la contribution personnelle que pouvaient avoir les archivistes aux travaux de ces sociétés savantes ; autres qu'un regard un peu défiant pour savoir qui est légitime à conserver tel ou tel document entre une société savante et un service d'archives publiques ; mais au contraire une collaboration efficace. Au vu de ce que dit Marguerite Stahl, mais on pourrait le dire sur d'autres collections dont nous avons accompagné la mise en ligne, on peut être fiers que cette collaboration permette de faire connaître Piganeau, qui a peut-être été un peu oublié injustement, et passé dans l'ombre du célèbre Léo Drouyn. Je pense qu'on ne peut être que très heureux que finalement ce projet européen contribue à réhabiliter une telle œuvre, tout simplement.

...on va prendre peut-être une dernière question, avant de passer à la deuxième partie.

Question du public :

Merci. Bonjour. Je travaille beaucoup en collaboration avec des communes, qui pour certaines ont des fonds historiques prestigieux. Je voulais savoir s'il était prévu une possibilité pour ces communes, de petite taille, avec très peu de moyens, de pouvoir valoriser, à travers LoCloud, leurs fonds.

Agnès Vatican :

Alors LoCloud était dans un projet de test. Donc effectivement, on avait travaillé avec un certain nombre de partenaires, dont une communauté de communes, puisque le Pôle Mémoire Local, c'est un service de la communauté de communes de Bourg-sur-Gironde. Maintenant, pour nous, l'enjeu, c'est de voir comment LoCloud va se poursuivre. Nous devrions avoir plus d'informations la semaine prochaine. Il se pose la question de la pérennisation de ces outils, de leur évolution et de leur mise à disposition gratuite ou non gratuite. Cela nous intéresse concrètement. Je crois qu'il y a ici un fort intérêt à poursuivre ce projet LoCloud, et à poursuivre les relations de ce type avec d'autres partenaires locaux, qui à mon sens pourraient être les communes. On n'est pas allés vers les communes directement au départ, mais cela pourrait tout à fait être un champ intéressant de partenariat, grâce au travail que vous faites au centre de gestion dans l'accompagnement à la gestion des archives communales, en lien avec la mission d'action territoriale des archives départementales. Ce sont des choses qui sont aujourd'hui effectivement dans notre projet. Nous attendons de voir comment les promoteurs de LoCloud vont se positionner sur la pérennisation de ces outils au-delà d'un projet qui était, encore une fois, expérimental.